



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





Vet. Fr. III B 2357

~~V 13~~
204.

LETTRE
A M. DE LAMARTINE
SUR
LA VÉRITÉ DU CHRISTIANISME.

V 1 F. III B. 207

PARIS. — IMPRIMERIE D'AD. LE CLERE ET C^{ie},
QUAI DES AUGUSTINS, n^o 35.

LETTRE
A M. DE LAMARTINE

SUR

LA VÉRITÉ DU CHRISTIANISME,

ENVISAGÉ DANS SES RAPPORTS AVEC LES PASSIONS ,

Par Edouard Alletz.



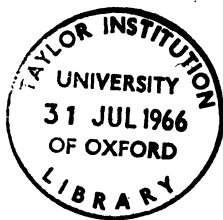
PARIS.

AD. LE CLERE ET C^{ie}, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 35.

DELAUNAY, LIBRAIRE , AU PALAIS-ROYAL.

—
1835.



Paris , 20 août 1835.

MON NOBLE AMI ,

Vous m'avez vu souvent tourmenté du désir de résumer le système philosophique que j'avois exposé dans l'ouvrage intitulé : *Essai sur l'homme ou accord de la philosophie et de la religion*. Lorsque je vous entretenois de ce sujet, vous me paroissiez toujours touché de la haute utilité que pourroit avoir, pour la défense du Christianisme, l'examen de toutes les passions considérées dans leurs rapports avec la vérité et le bonheur. Avant de traiter à fond une si grande question, j'ai entrepris de ramasser en quelques pages toutes les idées qu'elle a fait germer et que la mé-

ditation a mûries dans mon esprit depuis dix ans. Je crois être assuré qu'aucun système philosophique déjà connu n'a posé les bases du travail que j'ai fait sur les penchans de l'ame humaine. Ce dont je suis plus certain encore, c'est que je suis arrivé par le seul progrès de ma réflexion solitaire à la formule qui me paroît expliquer les destinées de l'homme, et faire sortir de l'étude même des passions, les preuves de la foi.

Je soumets cette doctrine sur les mystères de l'amour aux lumières de votre génie si religieux et si tendre. Dites-moi, mon noble ami, ce que vous pensez de ce peu de lignes, qui contient l'histoire de toute ma vie intellectuelle.

J'entre en matière.



L'AME humaine convoite le bonheur. Au premier regard, on pourroit croire qu'il y a autant d'espèces de bonheur que d'individus, c'est-à-dire que chacun le poursuit d'une façon qui lui est propre, selon son éducation, ses goûts, ses études, la pente de son esprit, le tour de son caractère. On en concluroit que rien n'est général ni absolu dans le bonheur, que ce qui fait celui-ci heureux feroit malheureux celui-là, et réciproquement, et qu'ainsi la félicité, accommodée aux fantaisies de nos imaginations, est une chimère, un creux, une ombre qui s'évanouit entre nos mains, dès que nous tâtons si elle a un corps.

Je confesse qu'au premier aspect cette opinion a pour elle quelque apparence de vérité. Mais examinons les choses plus fixement, et voyons si les différens bonheurs auxquels nos cœurs s'attachent ne pourroient pas être ramenés à un certain nombre d'objets déterminés.

D'abord je vois les hommes, et c'est le gros de l'espèce, qui cherchent les plaisirs des sens; j'appelle de ce nom tout plaisir provenant de la satisfaction donnée au tact, au goût, à la vue, à l'ouïe, à l'odorat; je n'ai pas besoin d'insister sur la définition des jouissances corporelles, exprimées par ces deux mots : sensualité et volupté.

La plupart des hommes courent après les richesses; d'autres briguent les dignités, les honneurs, les charges publiques; d'autres demandent leur félicité à l'étude, à la culture des sciences et des arts, aux voyages, à l'ardeur de s'instruire et de connoître; d'autres passent leur vie à aimer : l'amour, l'amitié,

les affections domestiques font leur bonheur; ils jouissent par le cœur. D'autres s'efforcent d'immortaliser leur nom par leur plume ou leur épée; la louange est leur idole; ils se condamnent aux plus longs travaux, aux plus dures fatigues pour se survivre à eux-mêmes dans l'admiration de la postérité. D'autres, et c'est peut-être le moindre nombre, marchent sur les pas de la justice, s'efforcent de façonner leur vie sur ses préceptes, et puisent leur bonheur dans la pratique du bien. Enfin tous les hommes soupirent après un autre bonheur qui n'a pas de nom déterminé, mais que je pourrais appeler celui d'agir. Chacun a besoin d'employer ses forces morales, d'exercer ses facultés, de courir sur un but. C'est le besoin du mouvement, le déploiement de l'existence, le sentiment de notre être. L'ennui vient de la privation de ce plaisir que procure l'activité tendue vers un objet.

Il nous semble qu'il seroit impossible

de trouver un bonheur situé hors de la catégorie de ceux que nous venons de passer en revue. S'il en est ainsi, nous avons déjà fait baisser considérablement le nombre des félicités humaines. Nous ne disons pas que chaque homme marche après tous les objets contenus dans notre liste ; nous avons remarqué nous-même que les uns soupirent pour les richesses , les autres pour le pouvoir ; que ceux-ci vont à la gloire , ceux-là vers la sagesse. Mais nous voici en droit d'affirmer que si vous prenez cent hommes , ils ne pourront tendre à un bonheur qui ne rentre pas dans notre nomenclature, que si vous en prenez mille, ils ne s'écarteront pas plus dans leurs désirs de félicité, des barrières posées par cette énumération ; et qu'il en seroit de même de dix mille, cent mille, cent millions, cent mille millions ; de l'espèce humaine tout entière.

Il suit de là que le bonheur n'est pas si variable et si indéterminé qu'on le

pense généralement, qu'il se compose d'éléments fixes et communs, et que la fantaisie de l'imagination de l'homme ne sauroit changer nos tendances naturelles.

Qu'on me permette maintenant de revenir sur la nomenclature dont il s'agit ; et d'essayer de la ramener encore à une forme plus précise.

Nous avons placé en tête de notre liste les plaisirs sensuels : commençons par mettre de côté ce genre de bonheur ; tout le monde sait en quoi il consiste. Toutes les fois que nous prononcerons le mot de bonheur, ce ne sera plus des jouissances de nos sens que nous voudrons parler, mais de celles qui sont nommées intellectuelles. Voyons donc ce qu'il y a d'intellectuel dans les différentes félicités que nous avons énumérées, et tâchons de donner des noms à ces jouissances non sensuelles, à mesure que nous les constaterons.

Nous avons dit que la plupart des

hommes couroient après les richesses. Écartons , comme nous en sommes convenus , les voluptés physiques que l'or donne le moyen d'assouvir. N'y a-t-il pas un autre genre de jouissance dans la possession de la richesse , je veux dire une jouissance intellectuelle ? Oui , le riche jouit non-seulement par les sens , mais par une idée , savoir celle qu'il possède de quoi se donner tous les plaisirs qu'il désirera. Le riche peut tout ce qu'il veut , ou du moins il peut beaucoup plus que les autres hommes , et il lui arrive quelquefois de savourer si bien ce plaisir idéal , qu'il s'y livre tout entier en oubliant tous les autres : c'est ce qu'on appelle l'avarice. L'avare tire son bonheur de l'idée de *puissance*. Un sentiment de domination orgueilleuse remplit son ame , lorsqu'il considère son or , et le plaisir que les richesses lui font goûter est tout intellectuel.

C'est la même idée , c'est-à-dire celle de *puissance* qui est la cause du charme

que les hommes trouvent aux dignités de la cour et aux charges du gouvernement. On ne peut nier que le plaisir d'être premier ministre ne soit immatériel. C'est par la réflexion qu'un ministre jouit de l'autorité que son poste éminent lui confère ; il ressent de la joie par la pensée qu'il commande , qu'il prévaut dans les conseils de la couronne, qu'il tient en main les destinées d'une nation. L'ambition est la passion du pouvoir , et cette passion prend sa racine dans le fond de l'ame. Elle est réfléchie, et le bonheur qu'elle cherche, est de la même nature qu'elle-même.

Ainsi on nous cédera que le bonheur du riche et de l'ambitieux est dû à une seule et même idée, à celle de *puissance*.

Passons au goût de l'étude , à la curiosité des sciences et des arts , à la passion des voyages ; je résume ces tendances de l'ame sous ce nom commun : Désir de connoître. L'homme veut savoir ;

son ignorance lui pèse et lui fait éprouver une inquiétude perpétuelle. Inscrivons donc l'idée du savoir, comme l'une de celles qui doivent entrer dans notre liste.

L'amour, l'amitié, toutes les affections du sang, peuvent se ramasser sous ce mot général d'*ampur*, qui exprime le besoin d'aimer.

La passion de la renommée et de la longue gloire sera considérée comme le désir de l'immortalité.

Laissons aux deux autres besoins de l'ame les noms que nous leur avons donnés, savoir : ceux de désir de la justice, et de désir de l'activité.

Puissance, savoir, amour, immortalité, justice, activité (*); tels sont donc

(*) Nous plaçons sous ces différens noms toutes les idées accessoires qui dépendent de ces idées générales. Les noms importent peu. Il s'agit de savoir si on peut résumer ainsi toutes les tendances de notre ame. On nous reprochera peut-être d'avoir fait entrer l'*activité* dans le rang des biens désirés par l'ame. Mais nous enten-

les biens et les seuls biens poursuivis par l'ame humaine, chez tous les peuples et dans tous les siècles. Encore une fois, nous ne disons pas que chaque homme convoite à la fois ces différentes félicités, mais nous répétons que c'est toujours vers une ou plusieurs d'entre elles, que se tournent les appétits de notre cœur, dans le cours de la vie.

Maintenant constatons que l'homme est dans l'impossibilité de trouver le bonheur sur la terre, s'il le cherche par les chemins que nous avons signalés :

1° l'ame voudrait toujours posséder complètement le bonheur qu'elle poursuit, quel qu'il soit d'ailleurs. Quand nous disons complètement, nous entendons que l'ame désirerait posséder la puissance infinie, si c'est la puissance qu'elle poursuit, la science infinie,

dans par là l'*activité employée*. Nous reconnaissons que l'homme est actif en souhaitant d'être actif ; mais il est évident qu'il n'a le plaisir de l'activité, que lorsqu'il court après un objet déterminé.



si c'est la science, etc... Or nous sommes dans l'impossibilité de ravir jamais sur la terre un bien qui ne soit pas borné.

2° Nous voudrions posséder en paix le bonheur que nous avons trouvé; la crainte de le perdre d'un moment à l'autre combat le plaisir qu'il nous procure; il nous arrive souvent de le sentir fondre entre nos doigts, lorsque à peine nous commençons à nous réjouir de l'avoir saisi. Le riche est exposé à perdre son trésor par un revers du sort : l'homme puissant souffre la même instabilité : une disgrâce le précipite du poste élevé qu'il occupoit. Le savant n'est pas plus sûr de garder la vérité qu'il croit avoir acquise : une lumière inattendue lui parvient quelquefois tout à coup : l'opinion qu'il avoit embrassée n'étoit qu'une erreur; et il faut qu'il recommence sur de nouveaux frais. L'homme entêté du goût des voyages n'a qu'à être privé de l'usage de ses membres, c'est fait du but de sa vie, de la consolation qu'il

goûtoit dans le mouvement, et dans la diversité des objets. L'amant, l'ami, l'homme joint par un nœud quelconque à une créature périssable, peut toujours voir entre l'objet qu'il aime et lui-même le fantôme de la mort prêt à lui arracher sa félicité. Il en est de même de l'homme qui est en possession de nos louanges; sa réputation peut décliner, chaque bouche qui célébroit ses mérites s'ouvrir à d'autres noms, et l'oubli se jouer de sa gloire passée. Le prétendu sage qui se prive de tout, au nom de la vertu, fait des chutes qui le forcent à chercher son bonheur dans quelque autre chose que la justice abstraite, et enfin l'ennui qui dessèche la plupart des cœurs annonce que bien des hommes manquent d'un but déterminé, et se meurent d'une activité oisive qui voudroit être employée.

3° S'il est vrai que chaque homme ne cherche pas tous les biens que nous avons énumérés, néanmoins il peut sentir

douloureusement la privation de ceux qui lui manquent. Ainsi l'homme puissant dénué de toute affection véritable, au sein des grandeurs qui l'entourent, s'apercevra avec tristesse de son isolement ; il peut se faire même qu'il soit l'objet de la haine d'un grand nombre de ses semblables ; et , dans ce cas , il sera malheureux par le manque total de l'un des biens compris dans notre liste. Ainsi l'homme heureux par l'amour, qui goûte le charme des affections partagées , peut éprouver les peines et les humiliations que la pauvreté traîne après soi , et manquer le vrai bonheur par ce côté. Un raisonnement du même genre s'applique au savant , au héros , à l'homme pourvu de l'un des biens désirés par l'ame. Concluons que, s'il n'y a pas d'autre moyen d'atteindre le bonheur que celui qu'emploient les hommes, lorsqu'ils le cherchent par les richesses, par les dignités, par les sciences, par l'amour, par les voyages, par la philosophie, par la

gloire , par le mouvement en tout sens ; le bonheur est une chimère , et le cri de désespoir qui s'élève continuellement de la face de la terre , s'en va accuser avec raison l'auteur de notre destinée mensongère.

Détournons notre pensée de cette réflexion mélancolique , pour faire une remarque digne d'appeler l'attention et propre à exciter quelque surprise. Nous avons composé la liste des bonheurs de l'homme , nous espérons qu'on ne peut lui reprocher d'être incomplète. Nous y avons fait entrer six objets différens auxquels nous avons appliqué des noms ; or ce que nous voulons faire remarquer , c'est que cette liste est justement celle des attributs de Dieu. Puissance , savoir , amour , immortalité , justice , activité , voilà notre formule qui comprend toutes les félicités humaines. Or Dieu est , pour un grand nombre de ceux qui confessent son existence , la puissance infinie , le savoir infini , l'amour infini , l'immortalité infinie

ou l'éternité, la justice infinie, l'activité infinie (*). Je ne cherche pas en ce moment à prouver l'existence ni les attributs de Dieu. Je me borne à constater ce fait, qu'il y a eu et qu'il y a encore un grand nombre d'hommes croyant dans un être souverain qui possède tous les attributs que nous avons énumérés.

La remarque que nous avons faite est d'une grande importance ; elle conduit à l'observation suivante : le genre humain tout entier court après un bonheur qui ne peut être en définitive qu'un ou plusieurs de ces biens qu'un grand nombre d'hommes regardent comme réunis complètement en Dieu. Je ne dis pas que le genre humain tout entier sait que lorsqu'il cherche la félicité, il poursuit et

(*) Je comprends sous ces six termes généraux toutes les notions qui s'y rattachent : ainsi, à la puissance se rattache l'*indépendance* ; au savoir, la *vérité* ; à l'amour, la *miséricorde*, la *bonté*, etc. ; à l'immortalité, l'*éternité*, l'*immuabilité*, etc. ; à la justice, la *sagesse*, la *sainteté*, etc. ; à l'activité, la *production*, la *force créatrice*, etc.

adore un des attributs de l'être infini ; mais je montre que soit qu'il le sache , soit qu'il l'ignore , toutes ses passions morales ont pour objet , soit la puissance qui est un attribut généralement donné à Dieu , soit le savoir qui est un attribut généralement donné à Dieu , soit l'amour qui est un attribut généralement donné à Dieu , soit l'immortalité qui est un attribut généralement donné à Dieu , soit la justice qui est un attribut généralement donné à Dieu , soit enfin l'activité qui est un attribut généralement donné à Dieu.

Cela posé , examinons ce qui se passe lorsqu'un homme cherche son bonheur dans l'un des biens compris dans notre liste. Je suppose qu'il aime les richesses ; nous avons vu qu'en écartant les plaisirs sensuels , le seul bonheur que la possession de l'or pût procurer , consistoit dans l'idée de puissance. Lorsqu'un homme puise son bonheur dans cette idée , il jouit donc de penser qu'il est puissant ,

en un mot il aime la puissance en lui-même. Je dis en lui-même, car il est des cas où on aime la grandeur dans les autres, par exemple, lorsqu'on éprouve ce sentiment désintéressé qu'on nomme admiration. Ce que nous venons de dire de l'amour des richesses s'applique à l'ambition. L'ambitieux aime aussi en soi l'idée du pouvoir, puisque c'est sa propre élévation qui est l'occasion du réveil de cette idée. Le savant aime la science en lui-même par la même raison; l'amant aime au contraire dans un autre être toutes les idées qui sont faites pour éveiller l'amour de l'ame, et ces idées ne sont autre chose que celles que nous avons déjà énumérées. Aimer une créature humaine, c'est aimer en elle la puissance, de quelque nature qu'elle soit, ou le savoir (sous ce mot on peut comprendre toutes les supériorités de l'esprit, le talent et le génie). On peut aimer en elle l'amour même, c'est-à-dire la faculté d'aimer. Ce qu'on aime dans un au-

tre , c'est encore la gloire , ou la vertu , ou l'activité qui n'est rien que le mouvement du cœur et de l'esprit. Ainsi l'aimant ou l'ami aime dans l'objet de son affection ce que l'avare , l'ambitieux , le savant , et nous pourrions ajouter l'homme célèbre , aiment en eux-mêmes.

Nous n'avons pas parlé d'une sorte d'amour pour les choses inanimées, savoir : de celui que le voyageur , ou le poète , ou en général l'homme sensible éprouve à l'égard de la nature. Mais qu'est-ce qu'on aime dans l'univers matériel ? c'est tout ce qu'on aime dans une créature vivante, sauf la vertu et l'intelligence. On y admire les images de la puissance, on y goûte le charme d'étudier un mystère qui exerce la curiosité, on y devine l'infini caché sous le mouvement, et ce que j'appelle l'infini dans la nature, c'est ce que j'ai nommé l'immortalité dans l'homme , c'est-à dire l'idée de ce qui ne finit pas.

Nous voyons que les idées qui sont les

causes de notre bonheur sont aimées en nous-mêmes , ou dans les autres , ou dans la nature. On nous demandera où est-ce que le philosophe aime la sagesse ? Nous répondrons , en lui-même ; et nous ajouterons : c'est pour cela qu'il est condamné à l'orgueil.

Lorsque nous cherchons en nous-mêmes , ou dans les autres , ou dans la nature , les biens qui peuvent rendre notre ame heureuse , nous ne pouvons atteindre qu'un bonheur incomplet et fugitif. Il nous importe donc d'examiner s'il n'existeroit pas une autre manière de trouver ces biens et d'en jouir. Nous avons fait voir que Dieu étoit précisément l'ensemble infini et substantiel de tous ces biens. Nous avons ajouté que nous n'entendions pas prouver pour le moment que Dieu existoit, ni qu'il existoit avec ces attributs ; mais nous avons constaté ce seul fait , savoir : qu'il y a eu et qu'il y a encore des hommes qui croient dans un être infini et éternel , et

qui croient en lui comme dans la puissance même, la vérité même, l'amour même, l'immortalité même, la sainteté même, l'activité même.

Il y a donc une quatrième manière d'atteindre les idées qui font le bonheur de notre ame, c'est de chercher et d'aimer ces biens en Dieu.

En effet, on ne peut nier que s'il étoit possible à un homme qui croit dans l'existence de Dieu, d'aimer cet être infini de manière à concentrer en lui tous les désirs de son ame, cet homme seroit nécessairement le plus heureux de tous les hommes, car sa félicité seroit complète et immuable.

Avant de pousser plus avant, revenons sur les caractères de ce sentiment qu'on nomme amour, lorsqu'il s'applique soit à nous-mêmes, soit aux autres, soit à la nature. Aimer, c'est sentir ce plaisir que fait éprouver la présence de l'objet qui nous rend heureux ; et l'effet de l'amour est de tendre à s'unir avec cet objet.

Il est si vrai que l'amour amène le besoin d'union avec l'objet aimé, que l'ambitieux, par exemple, qui adore la puissance cherche à se confondre avec elle ; il se persuade que les honneurs qu'on lui rend s'adressent à lui-même, à sa personne ; et non pas aux dignités dont il est revêtu ; il se croit la puissance même, c'est-à-dire la substance du pouvoir ; et c'est ainsi qu'il arrive par l'illusion de l'orgueil à rêver l'union la plus complète de son âme avec l'idée de puissance.

Quand on aime dans une créature humaine un ou plusieurs de ces biens que nous avons énumérés, la tendance à l'union avec ces mêmes biens, devient plus évidente encore. Le caractère de l'amour proprement dit c'est de chercher à faire un avec l'âme de la personne qu'on aime. S'il y a réciprocité de sa part, l'union mystérieuse des âmes s'accomplit, parce que les pensées des deux amans ou des deux amis se dirigent l'une vers l'autre. La réciprocité est, comme on le

voit, une condition indispensable de l'union.

Enfin quand c'est dans l'admiration de la nature que l'homme puise son bonheur, son ame cherche à se confondre avec le ciel, la terre et les flots qui lui peignent, sous des traits visibles, les idées qu'il adore. L'homme qui aime les beautés de l'univers se sent entraîné vers elles, et le dernier degré de l'admiration est de s'oublier soi-même, pour ne s'attacher et ne songer qu'aux tableaux matériels qu'on a sous les yeux.

Ainsi quand nous aimons un objet, l'union intellectuelle avec cet objet est la manière dont notre ame peut le posséder et en jouir. Or, comme l'objet aimé par l'ame est toujours quelque chose d'immatériel, l'union n'est obtenue que par la concentration exclusive de notre pensée sur ce que nous aimons (1).

Remarquons que lorsque nous cherchons notre bonheur dans les autres hommes, ou en nous-mêmes, ou dans

la nature , ce n'est pas , à proprement parler , les autres , ni nous-mêmes , ni la nature que nous aimons , mais quelque chose qui est dans une créature humaine , ou en nous-mêmes , ou dans l'univers. Ce quelque chose , c'est la puissance , c'est le savoir , c'est l'immortalité , etc. Nous sommes donc obligés de nous attacher à la forme sous laquelle ces idées nous apparoissent , faute de pouvoir les saisir directement , sans forme , en elles-mêmes.

Mais il est évident que si nous pouvions adorer ces biens dans leur substance même , notre union avec eux seroit réelle et complète , au lieu qu'elle n'est jamais qu'incomplète et mensongère , quand cette union a lieu avec la forme sous laquelle ils se cachent ici-bas.

Il s'ensuit que l'homme qui aimeroit Dieu et qui s'uniroit à lui , auroit trouvé le bonheur complet et le rassasiement infini de tous les appétits intellectuels de son ame.

S'il étoit possible qu'un homme eût pour objet de son amour un être éternel qui rassemblât en soi, avec une plénitude illimitée, tous les biens compris dans notre liste, et s'il étoit possible en même temps que cet homme unît son âme à cet esprit divin, il est incontestable qu'il rempliroit les deux conditions nécessaires pour entrer en jouissance d'un bien intellectuel, et qu'en conséquence il obtiendrait par son union avec Dieu la possession de ce bonheur immense et immuable vers lequel l'âme humaine ne cesse de tendre.

Or il s'agit d'examiner comment il est possible que l'homme arrive à placer ses affections en Dieu et à s'unir à lui.

La première condition, c'est de croire à l'existence d'un Dieu qui réunisse les attributs que nous avons énumérés : puissance, savoir, amour, immortalité, justice, activité.

La seconde condition, c'est de croire que Dieu nous aime et s'occupe perpé-

tuellement de nous. En effet, il est évident, et nous l'avons déjà fait remarquer, que notre pensée ne peut se confondre avec une autre pensée et trouver cette union qui fait l'amour; si cette autre pensée ne concentre son attention sur nous, comme nous concentrons notre attention sur elle (2).

Mais comment croire que Dieu nous aime en voyant le mal qui domine sur la terre, les souffrances de toute espèce qui accablent l'humanité, le désordre en nous et hors de nous? Quand on médite un pareil spectacle, on seroit fondé à croire dans un Dieu de colère et de haine plutôt que dans un Dieu de douceur et d'amour.

Ainsi la première difficulté qui s'oppose à l'union avec Dieu, c'est la perplexité dans laquelle le spectacle du mal jette l'intelligence de l'homme. Quelconque n'a pas foi dans une solution satisfaisante de la question du mal, ne peut croire que Dieu aime sa créature; et ne peut par conséquent aimer Dieu.

Le déiste est condamné par cette raison à ignorer ce que, c'est que l'union de l'ame avec cet être infini. Il voit partout des traces d'une sévérité divine qui laissent à son esprit un doute invincible sur les sentimens de l'Auteur de toutes choses envers l'homme. Il lui est presque impossible de reconnoître au nombre des attributs de Dieu ceux de la justice et de l'amour. Une anxiété déplorable tourmente son esprit, et les affections de son cœur, appesanties sous les sombres images de la vengeance céleste, ne sauroient prendre leur essor vers cet être tout-puissant, principe et fin de l'univers. (3) M. H.

Nous sommes donc en droit de placer au nombre des croyances sans lesquelles l'homme ne sauroit reposer ses affections en Dieu, celle qui nous donne sur l'origine et la cause du mal une explication telle que nous soyons convaincus que l'univers peut être tel qu'il est, et Dieu être en même temps plein de miséricorde et de tendresse pour les hommes.

Mais quand nous aurions foi dans une pareille solution de la question du mal , une autre croyance seroit nécessaire pour que nous pussions maintenir nos rapports d'amour avec notre Créateur. Nous devrions être persuadés que lorsque nous l'offendons , par suite de la fragilité de notre nature corrompue , il existe pour nous un mode expiatoire , qui nous lave de nos fautes , et nous rouvre au prix de notre repentir un accès certain dans les trésors de son amour. En effet , quand nous avons commis une offense contre Dieu , nous sentons que nous avons démerité de sa bonté ; le découragement peut donc s'élever dans notre cœur ; nous ignorons s'il ne nous a pas retiré ses célestes miséricordes ; nous ne sommes plus certains de l'union de notre ame avec lui ; et pour que nous reprenions nos sublimes rapports avec cet être éternel , il faut que nous ayons un gage toujours subsistant de son pardon.

En outre , l'union de notre ame avec

lui seroit impossible , si notre pensée s'égaroit dans l'immensité de ses perfections ; il faut en conséquence que sa divinité s'accommode à notre foiblesse ; il faut que toutes les fois que notre ame la cherche , elle la trouve sans peine , à l'aide d'une conception déterminée , précise , qui nous permette de suivre avec Dieu , des relations dépourvues de tout vague et de toute incertitude , et assorties à notre nature.

De plus , il est nécessaire que nous soyons convaincus que nous pouvons lui parler et être entendus de lui , lui exprimer nos vœux et croire qu'il les exaucera , s'ils sont conformes à notre amour pour lui.

Il importe enfin que nous ayons un gage de la possibilité de notre union avec notre Créateur , et que nous soyons persuadés par la foi qu'il descend dans notre ame pour se confondre avec elle.

Telles sont les diverses croyances qui doivent accompagner dans le cœur hu-

main la conviction de l'existence de Dieu, pour que nous goûtions dans son amour la félicité complète que nous cherchons vainement ailleurs sous des formes menteuses et périssables.

L'homme qui professe ces croyances trouve la puissance infinie, la science infinie, l'amour infini, l'immortalité infinie, la sagesse infinie, l'activité infinie. Il possède ces biens complètement et en jouit complètement, car nous avons vu que l'ame ne possède un bien qu'en l'aimant et qu'en s'unissant avec cet objet adoré.

Or est-il un homme qui professe toutes ces croyances ? Oui, cet homme est le chrétien.

Le chrétien croit dans un Dieu possédant tous les attributs que nous avons énumérés.

Il croit dans une explication de l'origine du mal, qui loin de diminuer à ses yeux la justice et la miséricorde célestes, fait éclater pour lui les prodiges de la clémence et de la bonté de Dieu.

Il croit dans un médiateur divin qui rachète sans cesse nos fautes par ses mérites infinis, et qui nous fait recouvrer au prix de notre repentir, l'amour de notre Père céleste offensé par nos égaremens.

Il croit dans un Dieu incarné, qui en se revêtant de notre humanité s'est accommodé à la foiblesse de nos esprits ; et il ne s'égare plus dans l'idée infinie de la perfection qu'il adore, lui qui peut se la figurer sous une forme déterminée qui n'ôte rien à la grandeur incommensurable de l'essence divine.

Il croit dans la prière, mode de communication perpétuelle entre Dieu et lui, entretien doux et sublime de la créature avec le créateur, lien facile et sacré entre l'ame de l'homme et l'esprit de Dieu, garantie de notre union avec cet être tout-puissant, qui nous écoute et nous répond, à chaque heure de notre existence mortelle.

Enfin il croit dans un Sacrement institué par Dieu même, qui lui donne un

gage de la visite que ce Dieu peut faire dans son ame, et qui lui interdit de douter que Dieu descende réellement et en vérité dans le cœur de l'homme pour se confondre avec sa créature (4).

L'homme par cela seul qu'il est chrétien atteint donc sur la terre à un bonheur réel et complet. Nous devons ajouter qu'il touche en même temps à une sagesse vraie et achevée, car il ne peut se rassasier de ce bonheur que dans son union avec la volonté de son Dieu ; or cette union se réalise par l'obéissance perpétuelle de son ame à toutes les lois de l'être qu'il adore. Sa félicité est comme entrelacée avec sa vertu.

Ainsi un vrai chrétien sera nécessairement le plus heureux et le plus sage des hommes, aussi long-temps qu'il ne se rencontrera pas une autre foi qui puisse remplir aussi complètement que le christianisme toutes les conditions sans lesquelles l'amour divin ne sauroit brûler dans le cœur de l'homme. Jusqu'à pré-

sent il n'a appartenu qu'à cette religion de concilier l'existence du mal avec la bonté de Dieu, d'enseigner le dogme d'une rédemption et d'instituer un Sacrement dans lequel l'ame consomme l'unité qu'elle cherche avec l'être infini. Le chrétien seul a donc trouvé à satisfaire complètement tous les instincts qui pressent la nature humaine.

Remarquons que la religion de Moïse, dont la vérité se noue à celle du christianisme, prêtoit également aux Hébreux les croyances et les pratiques à l'aide desquelles leur ame entroit dans une perpétuelle communication avec la divinité. Elle disoit l'existence d'un Dieu possédant tous les attributs que nous avons signalés; elle rendoit sur la question du mal une solution qui est celle que le chrétien reçoit encore; elle prescrivait des sacrifices expiatoires qui éteignoient la foudre aux mains d'un Dieu de miséricorde. C'étoit la voix même du Seigneur, qui sortant du buisson fumant, de

la caverne de la montagne, de la nuée enflammée, annonçoit aux juifs si la victime immolée les avoit rachetés devant sa miséricorde ; sa majesté s'accommodoit à leur foiblesse, puisque ce Dieu, leur prince et leur législateur, se rendoit perpétuellement visible, et faisoit sentir partout son action ; il conversoit avec les justes comme un ami toujours éveillé ; et l'inspiration envoyée au prophète étoit le grand sacrement de l'union entre l'esprit de l'homme et la sagesse incréée. Ainsi la religion chrétienne, qui n'est que le complément et le dernier trait de celle de Moïse, s'est bornée à sceller la chaîne de ces enseignemens révélés, et à perfectionner notre éducation sublime dans la science de l'amour pour celui qui nous a aimés le premier.

Nous ne prétendons pas avoir prouvé la vérité du christianisme ; mais nous croyons avoir ajouté un grand appui à cette vérité dans le cœur de ceux qui en

ont déjà goûté les autres preuves , en leur montrant qu'il n'y a ici-bas qu'une chance de rencontrer le bonheur et la perfection ; que cette bonne fortune pour notre cœur est la croyance chrétienne qui remonte par le judaïsme à l'origine du monde , et que si cette religion étoit fausse , le judaïsme devant être également faux , Dieu auroit permis , non-seulement depuis dix-huit siècles , mais depuis les premiers jours de l'univers , qu'il n'y eût qu'une erreur qui pût fournir aux hommes le moyen de l'aimer.

Telle est , mon noble ami , l'idée sur laquelle je désirois vous consulter et qui est le plan d'un introduction au christianisme par l'analyse du cœur humain. Votre grand esprit comblera aisément les vides que j'ai laissés dans cette rapide exposition. Plus tard , je tenterai peut-être de revêtir de formes plus rigou-

reuses et vraiment scientifiques la doctrine dont je ne vous présente que les rudimens incomplets et fugitifs.

Introduire le christianisme dans les lois et dans les mœurs , telle est la sublime pensée qui est au fond de votre belle ame et qui répand une intarissable lumière sur tous vos entretiens. Plein d'enthousiasme , du fond de ma solitude j'ai répondu à votre appel. Bien d'autres plus puissans que moi forment les premiers rangs de cette phalange qui a écrit sur sa bannière : Progrès social par la Charité. Marchez à notre tête pour annoncer l'amour aux hommes , et nous verrons briller de nouveau aux pures lumières de votre renommée, cette fameuse inscription qui parut un jour dans le ciel : *Sub hoc signo vinces!*

NOTES.

NOTES.

Nous croyons devoir joindre à cette lettre quelques fragmens extraits de l'ouvrage que nous avons publié sous ce titre : *Essai sur l'homme ou Accord de la philosophie et de la religion*. Ces fragmens achèveront de mettre nos lecteurs en état de juger si nous avons trouvé le mot de l'énigme céleste des passions.

(1) L'amour est le sentiment de l'harmonie entre le besoin du bonheur et l'objet du bonheur. Ce bonheur consiste, pour l'être intellectuel, dans la possession exclusive d'un certain nombre d'idées qui se présentent sous des images physiques ; d'où il arrive que l'amour paroît souvent s'appliquer à ces images, parce que la forme et l'idée sont inséparables. Quand l'ame semble donc attachée à un objet physique, gardons bien d'imaginer qu'elle aime cet objet pour lui-même, mais rappelons qu'elle s'y attache à cause d'une idée réveillée sans doute en elle par la présence de ce même objet.

Aussitôt que nous apercevons la forme qui fait naître l'une quelconque des pensées qui satisfont aux besoins de notre nature, nous nous en approchons ; nous cher-

chons à la garder constamment sous nos yeux pour rendre plus fréquente l'idée chérie qu'elle excite ; nous nous détachons de tous les autres objets pour fortifier l'empire du sentiment qui nous occupe ; nous tâchons de nous oublier nous-mêmes et de nous transformer dans la chose aimée.

Cette observation nous mène à comprendre parfaitement en quoi consistent l'*amour proprement dit* et l'*amitié*, c'est-à-dire, l'amour appliqué à un être humain. En effet, notre semblable peut devenir lui-même la forme des idées que nous aimons. Si son corps, ses actions, ses ouvrages, son rang dans la société, nous présentent l'image de la beauté, de la vertu, de la science, de la gloire, de la puissance, alors nous nous attachons à ces objets naturels de notre amour qui se trouvent en lui. Nous cherchons tous les moyens de conserver sa présence, parce qu'elle fait naître en nous l'idée de tous ces biens qui nous sont chers ; et le mouvement qui nous porte toujours à nous confondre de plus en plus étroitement avec ces objets qui nous attirent, explique ce besoin d'une union mystérieuse avec l'ame de notre ami.

(2) Ce désir d'identifier notre intelligence avec celle d'un autre facilite l'explication de plusieurs phénomènes remarquables. Puisque nous ne pouvons faire un avec une autre ame qu'à la condition de vouloir et de penser comme elle, l'effet de l'amour moral est de chercher à satisfaire toutes les volontés et tous les désirs de l'objet aimé.

Un autre effet de l'amour est de vouloir qu'il soit payé de réciprocité, et voici pourquoi : l'attachement que vous nourrissez pour la vertu, pour la beauté, pour la

science, pour le génie, vous porte à désirer d'être toujours près du miroir vivant qui fait briller à vos yeux les rayons de ces images que vous aimez ; de plus, le désir de vous confondre le plus étroitement possible avec ces biens intellectuels vous entraînant à chercher l'ame de votre ami, il est nécessaire que cet autre être dirige vers vous sa pensée ; car l'union n'est possible qu'à cette condition, et tout cela exige qu'il vous aime comme vous l'aimez.

Les observations que nous venons de rappeler montrent que l'amour appliqué à Dieu, ou à l'être humain, tend à se confondre avec son objet pour le posséder plus étroitement ; et, puisque Dieu est conçu comme une intelligence libre, l'amour, appelant l'amour, doit désirer un retour de la part de l'être infini. L'ame ne saurait éprouver un attachement, sans être toujours portée à chercher une union de plus en plus intime avec l'objet qui l'attire, et cet hymen de deux intelligences s'effectue par l'alliance de leurs pensées confondues. Si l'amour ne peut se livrer à cet essor dirigé vers le but où il aspire, il se détourne et tend vers un autre objet ; de sorte que, si l'ame perd entièrement l'espoir de parvenir à l'union qui doit faire son bonheur, son attachement découragé défaille, languit, s'éteint et se ranime bientôt pour jeter de nouvelles flammes vers quelque autre bien qu'elle conçoit la possibilité d'obtenir.

Il résulte de ces réflexions que l'amour de Dieu ne peut exister dans le cœur humain que lorsqu'il y est accompagné de la conception suivante, savoir : que Dieu peut s'occuper de l'homme, diriger sa pensée vers lui, l'aimer, et par conséquent entrer avec nous dans

une communauté intime de désirs et de volontés. Sans une pareille foi, l'amour de Dieu manque de principe et d'aliment. Le désespoir ne lui permet pas de naître et il devient impossible.

Quiconque professe l'opinion que Dieu demeure étranger, pendant la vie, au cours de notre destinée; que, s'étant borné à nous douer d'un libre arbitre, il nous abandonne sur la terre; que nous sommes trop foibles et trop vils à ses yeux, pour qu'il daigne tourner sa pensée immense vers des êtres imperceptibles; que toute relation entre notre ame et la Divinité se borne à concevoir les principes du bien et à les pratiquer; que la croyance dans l'efficacité de la prière est un dogme absurde, et que les formes d'un culte inutile ne sont que des hommages superstitieux; quiconque professe cette opinion doit regarder l'amour de Dieu, sous peine d'être inconséquent à soi-même, comme un sentiment faux, inutile, étranger à notre nature.

S'il étoit possible de prouver maintenant que ce sentiment est cependant le seul qui puisse donner le bonheur complet auquel notre nature aspire, nous montrerions que, le désir de la félicité étant vrai, le bien seul qui peut la procurer doit être également vrai, et qu'ainsi l'opinion qui envisage l'amour de Dieu comme un sentiment faux, est au contraire, par cela même, convaincue de fausseté.

Nous arriverions à un grand résultat : nous saperions la base du déisme.

La félicité complète est évidemment liée à la possession entière et non interrompue de tous les biens qui

forment les objets de l'amour. Or, prenez successivement toutes les occasions humaines où l'amour peut naître dans cette vie, et vous verrez que l'objet de cet amour n'est jamais qu'un bien circonscrit dans d'étroites limites, et sujet au déclin et à la ruine que le temps fait subir à toute chose de la terre. Les biens appropriés à la nature de notre ame ne peuvent résider que dans la nature, dans les autres hommes, dans nous-mêmes ou en Dieu.

Il est évident d'abord que l'univers extérieur ne renferme point la somme totale des objets de l'amour, puisqu'il n'offre qu'un ensemble inanimé de phénomènes qui ne se comprennent point eux-mêmes, et obéissent à la loi qui leur est imposée sans avoir la sublime puissance de la violer. On chercheroit en vain la vertu dans le soleil et l'intelligence dans l'Océan. De plus, quelque merveilleux que soit le spectacle des beautés de la nature, nous ne voyons jamais un tableau qui ne permette pas à l'imagination de rêver un point de vue qui supasse le site réel en magnificence. Cette réflexion paroîtra d'autant plus vraie, que le triomphe de l'art consiste précisément à vaincre le monde extérieur en le reproduisant, et à trouver, dans le cercle des combinaisons possibles, une chance de beauté supérieure au charme de tous les tableaux existans. Donc la nature ne possède pas, dans toute leur étendue, les attributs dont elle réfléchit l'image. En outre, le caractère de ce qui est muable et fugitif appartient, sans contredit, aux scènes de l'univers. La sublimité du volcan passe avec l'éruption de ses flammes; la majesté de l'orage s'éteint avec le feu des

éclaircs et le bruit de la foudre, et le calme des flots efface, dans un moment, toute la grandeur de la tempête. L'automne fait disparaître l'aspect de la fécondité de la terre ; l'hiver flétrit les dernières couleurs dont se paroit l'automne ; le printemps fait fondre la couronne imposante des montagnes que l'hiver avoit chargées de ses neiges, et les roses du printemps sont à leur tour flétries par les flammes de l'été qui se consume lui-même. Tout passe et tout fuit ; la beauté, c'est le mouvement même. D'ailleurs nous ne pouvons pas remplir tous les pays à la fois ; et quitter un lien, c'est perdre l'aspect de ses charmes. Enfin, l'exercice de nos organes est la condition nécessaire du plaisir intellectuel que nous donne le spectacle de l'univers ; et, si quelque accident vient à nous priver de la vue ou à enchaîner nos membres, nous perdons un bonheur fondé sur le rapport mobile de la sensation et de la nature.

Donc nous ne pouvons pas trouver le bonheur complet dans la possession des biens qui sont l'objet de notre amour, quand nous aimons ces biens dans le monde matériel. Si l'entière félicité consiste à posséder, sans interruption et sans mesure, tous les biens de l'ame à la fois, nous n'obtiendrons pas davantage cette félicité parfaite en les aimant dans un être humain : car comment l'homme, si c'est lui que nous chérissons, nous peut-il offrir un aliment d'amour complet et perpétuel ? Nul ne réunit tous les biens qui forment cet aliment ; nul n'en possède même un seul tout entier ; nul n'est sûr de garder celui ou ceux dont il est revêtu ; nul n'est à l'abri de cette mort qui soudain coupera

notre bonheur dans sa racine, en abattant la forûne où nous le cherchions. Qui n'a jamais eu à mouiller de ses larmes un nom chéri inscrit sur le tombeau ? qui n'a jamais senti avec amertume la brièveté du bonheur, en regardant cette mousse qui croît sur la pierre funèbre, et en songeant qu'un brin de gazon peut survivre à l'objet de toutes nos affections et de toutes nos espérances ?

L'objet vivant de notre tendresse, pût-il même échapper à l'imperfection et à la mortalité, partage de la nature humaine, ne nous feroit jouir de la félicité entière qu'en se prêtant à l'union intime que notre ame demanderoit à la sienne ; de sorte que notre félicité seroit troublée par l'incertitude où nous serions d'obtenir son attachement ou de le garder, et la variabilité rentrerait encore, par ce côté, dans les fondemens de notre bonheur.

L'inconstance ou l'incertitude d'un retour d'affection est l'origine des plaies les plus profondes que l'amour fasse saigner dans le cœur humain. C'est là le principe du trouble et de la misère des affections les plus légitimes et les plus saintes.

Notre intention n'est pas toutefois de dessécher la source des attachemens qui nous consolent, à défaut d'une ressource plus haute, de l'aridité de la vie. Nous ne désirons qu'une chose, c'est de prouver 1° que le désir du bonheur complet étant une vérité, l'amour rapporté à Dieu, qui est le seul moyen d'atteindre ce bonheur, doit être également la vérité ; 2° que la condition de la possibilité de cet amour étant la croyance dans la nécessité d'un culte, le culte est par conséquent vrai et nécessaire.

Si nous parvenons à cette conséquence, le déisme est atteint dans son principe, et l'insuffisance de la religion naturelle mise à nu.

Après avoir montré que l'amour, appliqué à la nature et à l'homme, n'a pas une capacité proportionnée à l'étendue de la félicité sans bornes que nous cherchons, il reste à l'examiner quand nous sommes nous-mêmes, pour nous-mêmes, l'objet de cet amour. L'homme qui s'aime n'a pas à craindre de survivre à l'être aimé, puisque l'objet et le sujet de l'amour ne forment qu'une même personne. Il n'a pas non plus à redouter l'inconstance de l'attachement réciproque dont il veut se voir payé. Ainsi l'amour de soi-même contient des élémens de durée et de sécurité; et c'est pourquoi tant d'hommes cherchent un refuge dans l'égoïsme, après avoir traversé une région plus orageuse; mais, au lieu de redescendre, ils auroient pu monter encore dans le même but: car on échappe également à la foudre qui gronde entre la terre et le ciel, soit en la laissant au-dessus de sa tête, soit en la laissant sous ses pieds.

S'il entre moins de variabilité dans l'amour de nous-mêmes que dans l'amour et dans l'amitié, toutefois ce sentiment n'échappe point à l'inquiétude qui trouble la douceur de la possession. Les tribulations qui corrompent la jouissance de l'orgueil l'exposent à douter de soi-même. Le blâme et la critique, justes ou non, font chanceler sa confiance. L'égoïste ne goûte point la douceur de se sentir aimé, et son bonheur cède, sous ce rapport, à la félicité que donnent l'amour, l'amitié et les affections du sang. D'ailleurs, le bonheur que goûte l'orgueil est dans l'impossibilité d'être complet, puisque

L'homme qui s'aime aime quelque chose d'imparfait , et d'autant plus imparfait , que le premier des biens , la vertu , est incompatible avec l'orgueil.

C'est ici l'occasion de découvrir la foiblesse de l'édifice moral que cherche à élever la philosophie , et l'insuffisance du but qu'elle enseigne à l'homme pour le conduire au vrai bonheur. Elle prétend que nous devons aimer le bien et le bien seul , que cet amour nous suffit et comprend à la fois notre loi , notre fin et notre bonheur. Or , nous tiendrons à la philosophie ce langage : Vous voulez circonscrire toutes les affections possibles de l'homme dans l'unique amour de la vertu ; mais , si vous avez bien observé son ame , vous avez dû la trouver faite , non-seulement pour s'attacher à la vertu , mais encore à la puissance , à la gloire , au génie , à la beauté , à l'amour. Ces penchans sont aussi naturels , aussi vrais , aussi conformes à sa destinée que son inclination pour le bien. Prétendez-vous donc imposer à l'homme l'obligation d'étouffer ces penchans ? mais le peut-il , puisqu'ils font partie de sa nature ? L'ame est capable de se séparer du corps , mais non pas d'elle-même ; elle a le pouvoir de résister à l'appétit des sens , et son bonheur consiste à y résister ; mais elle est dans l'impossibilité de se mutiler , parce que la satisfaction de chacun de ses penchans est nécessaire à sa félicité. Elle ne peut s'abstenir de soupirer après la puissance , la gloire et la beauté ; elle ne peut renoncer au bonheur d'être aimée. L'obliger à lutter contre ces desirs , tous aussi forts et aussi vrais que celui de la vertu , c'est la condamner au malheur , et ce n'est pas remplir la promesse que vous faisiez à l'homme de le mettre dans la

route de la félicité. La philosophie méconnoît donc la vraie nature de l'homme , en ne voulant lui laisser pour amour que celui de la vertu. La seule doctrine compatible avec tous les besoins de notre ame sera celle qui , résolvant l'énigme , nous offrira les moyens de chérir la beauté , la gloire, la puissance, etc. en même temps que la vertu , et qui nous permettra le bonheur de nous sentir aimés, sans nous exposer à perdre notre amour pour les principes du bien. Telle est la doctrine qui nous enseignera le chemin de la félicité complète , et qui sans rien retrancher de nos désirs , les accordera tous.

Mais forçons le dernier retranchement de la philosophie.

— Attache-toi au bien , dit-elle à l'homme. L'homme répondra : — Où voulez-vous que je l'aime ? en moi ou dans autrui ? Mais si je l'aime en moi , je tombe dans l'orgueil , et si je l'aime dans autrui , je tombe dans l'amour. — Aime le bien en soi , répond la philosophie. — Qu'entendez-vous ? demande l'homme ; parlez-vous d'aimer le bien dans sa substance , c'est-à-dire , en Dieu ? — Non , je t'invite à l'aimer dans sa conception abstraite. — Mais comment est-ce possible ? L'idée du bien doit toujours être l'idée de quelque chose d'existant : or , vous me parlez d'un bien qui n'existe ni en moi , ni dans autrui , ni en Dieu ; où existe-t-il donc ? Nous ne pouvons l'apercevoir sans qu'il revête une forme : cette forme ne peut être que l'action de l'homme ou l'action de Dieu ; et comme l'effet de l'amour est de tendre à s'unir toujours avec l'objet de cet amour , dès que j'aime le bien dans l'homme ou dans Dieu , j'aspire à me con-

fondre avec l'homme ou avec Dieu : d'où il suit que défondre d'aimer le bien en Dieu , c'est vouloir qu'il soit aimé dans l'homme; ce qui nous expose , comme nous l'avons vu , à l'orgueil ou à l'amour ; et , comme ces deux sentimens tournent contre le but même de la philosophie, il en résulte qu'elle est convaincue d'impuissance à nous donner la véritable règle de conduite , et qu'en nous trompant elle se trompe elle-même.

Il s'agit maintenant d'examiner l'amour rapporté à Dieu, et de s'assurer s'il remplit toutes les conditions auxquelles l'amour du bien abstrait ne peut satisfaire. D'abord il ne force l'ame à retrancher aucun de ses desirs, puisque Dieu, réunissant en soi puissance, amour, activité, intelligence, sainteté et beauté, nous offre tous les alimens complets de chacun des penchans qui entraînent notre nature intellectuelle. Dès que nous concevons son existence et ses attributs, il devient pour nous une substance réelle, vivante , un esprit , un être que nous n'atteignons pas par les sens, mais que nous voyons clairement par les yeux de la raison, que nous entendons par les oreilles de la conscience , que nous touchons par les mains de la foi. Il nous importe peu qu'il ne soit pas revêtu d'une forme corporelle, visible et tangible , lorsque nous sommes persuadés qu'il existe en esprit, et quand nous sommes parvenus à cette vérité vulgaire , que , même sur la terre , l'homme que nous chérissons ne consiste pas , à proprement parler , dans le corps dont il est enveloppé , mais dans une ame que nous concevons sans la sentir, et que nous aimons sans la voir. Mais cela ne suffit pas encore pour que l'amour subsiste rapporté à Dieu : il faut que nous puissions

tendre à nous unir avec lui , il faut que nous croyions qu'il dirige sa pensée vers nous , et que , nous jugeant dignes de son amour , il daigne exaucer les désirs que nous lui exprimons. De là suit la foi dans la nécessité de la prière , dans la relation directe de l'ame avec la Divinité , et dans la vérité d'un culte positif.

Une fois ces croyances embrassées par l'ame , l'amour , rapporté à son principe, devient la source d'une félicité plus grande que l'ame elle-même. L'homme alors voit la main de Dieu imprimée sans cesse et partout ; il adore dans chaque événement la marque de sa volonté , et l'effet de l'amour étant de s'unir à la pensée de l'être aimé , l'homme qui souffre veut souffrir. Ses misères deviennent un lien entre Dieu et lui ; il se réjouit d'avoir à lui prouver sa foi , et quelques gouttes d'une joie inconnue tombent dans le calice amer qu'il porte courageusement à ses lèvres. Que lui veut la pauvreté ? il n'a rien et il a tout. Le ciel, la terre, les astres, l'océan , tout ne lui appartient-il pas ? Ne sent-il pas son cœur plus large que les espaces où sont renfermés tous les mondes , lorsqu'il le sent rempli par Dieu ? Il bénit ses calomniateurs qui travaillent à sa gloire , sourit à ses ennemis qui lui semblent des envoyés du ciel , et baise la main de ses bourreaux dont le glaive va déchirer le voile qui lui cachait encore l'objet de son amour.

(3). Lisez dans le cœur du déiste : voyez-y la prière s'élever un moment vers Dieu , s'agiter pour trouver ce grand être au milieu de l'immensité de la nature, et fatiguée bientôt d'un essor vague et infructueux , rentrer dans son ame où le découragement l'étouffe.

Pourquoi? parce qu'incertain du rapport que Dieu entretient avec l'homme et avec le monde, le déiste ne peut jamais se reposer dans la conviction intime que Dieu l'aime et l'exaucera. L'homme ne sauroit donc vivre d'une affection concentrée en Dieu, s'il lui manque une opinion arrêtée sur la création de l'univers et sur les causes de notre destinée actuelle. Mais cette opinion ne peut-être que l'une des trois idées suivantes : l'homme et la nature ont été créés ni plus ni moins parfaits qu'ils ne sont, ou moins parfaits, ou enfin plus parfaits. De ces trois opinions diverses, les deux premières ne nous permettent pas de croire que Dieu nous aime, ni par conséquent d'aimer Dieu. Car l'état misérable où nous sommes, si nous le jugeons l'effet unique de la volonté suprême, ne suppose pas un Dieu rempli d'amour pour nous; et ce raisonnement acquiert plus de force, si l'on imagine qu'il nous ait créés encore plus misérables que nous ne sommes. Reste l'opinion qu'il nous a formés plus parfaits, et que nous sommes déchus; ici se présentent encore deux croyances possibles, d'abord, celle que Dieu nous a fait déchoir par sa seule volonté, et ensuite celle que nous sommes déchus par notre propre faute. Si Dieu nous a fait déchoir par sa seule volonté, c'est encore une preuve que son amour n'a pas éclaté envers l'homme; et cette conception devient un obstacle nouveau à ce que l'amour de l'homme éclate envers lui : de sorte qu'enfin la possibilité unique de placer toutes nos espérances et toutes nos affections dans ce Dieu, et d'atteindre ainsi le grand but de la vie, ne peut s'allier qu'avec cette dernière opinion, qu'il nous a créés originellement

parfaits et heureux , et que c'est par notre seule faute que nous sommes tombés dans cet état primitif de bonheur et de perfection. Mais cette croyance même ne suffiroit pas encore : car Dieu pourroit nous avoir aimés et ne nous aimer plus , surtout avec l'hypothèse que nous ayons commis une faute primitive. Il faut donc encore concevoir qu'il nous a pardonnés , et comme l'état de la nature et de l'homme n'offre aujourd'hui que les traces visibles d'une punition, il faut avoir foi dans un gage antique et maintenant invisible du pardon céleste. Or, ces trois croyances que nous sommes déçus par notre faute, que Dieu nous a pardonnés, et que nous avons de ce pardon un gage antique et maintenant invisible ; tels sont les trois fondemens du christianisme. Sitôt qu'on les admet, cette religion toute entière arrive nécessairement. Il s'ensuit donc, qu'à moins d'être chrétien, on ne sauroit aimer Dieu, ni trouver dans cet amour la perfection et le bonheur.

Une des causes de la tiédeur du déiste envers l'Être souverain, c'est la grandeur même de Dieu. L'immensité de cet être l'écrase. Il ne le conçoit que comme incompréhensible ; et son amour, qui se fatigue à errer sur cet océan de perfections, ne trouvant aucun point fixe où se reposer, revient s'abattre sur les rivages de ce monde. La Divinité, à force de se représenter au déiste comme tout, devient pour lui comme si elle n'étoit rien ; et, partout disproportionnée à ses conceptions, est à la fois sans cesse présente et absente. Pour que Dieu pût être saisi par l'esprit de l'homme sans rien perdre de son infinité , il faudroit qu'il se montrât

sous une forme limitée qui le déterminât pour nous , mais à laquelle cependant se trouveroit jointe, par un lien mystérieux , sa grandeur infinie ; de sorte que , s'accommodant à la foiblesse de notre nature par un côté , il conservât son immensité par tous les autres : alors nous le saisirons sur ce point fixe , et nous établirions un rapport positif et suivi entre sa nature et la nôtre. Nous n'en garderions pas moins la conception de son infinité ; mais cette conception sans bornes seroit unie dans notre intelligence à une notion précise. Ainsi nous savons, par exemple, que la lumière est partout ; mais nous avons en même temps l'idée positive du soleil , qui est une forme déterminée de la lumière. Eh bien ! cette forme distincte que Dieu devrait prendre pour obtenir notre amour , le chrétien croit qu'il l'a prise , et cette croyance résout le problème. Jésus-Christ est ce soleil où la clarté universelle a limité le cercle de ses rayons.

(4) Résumons les conséquences auxquelles nous sommes parvenus : 1° la vérité pour l'homme consiste à trouver le moyen de devenir heureux et parfait ; 2° cet accord du bonheur et de la sainteté ne peut se réaliser que par l'amour de Dieu ; 3° pour aimer Dieu , il faut s'en croire aimé ; 4° on ne peut s'en croire aimé , qu'en ayant foi dans l'efficacité de la prière , dans la réalité d'une chute primitive , et dans la nécessité d'une rédemption.

Ainsi , en définitive , c'est sur la foi dans la prière , dans une chute primitive et dans une rédemption , que reposent notre félicité et notre perfection. Or , ces trois dernières idées composent les bases du christianisme.

Mais si elles sont nécessaires au bonheur et à la sainteté de notre vie, il faut qu'elles demeurent habituellement dans notre esprit, et qu'à chaque moment de l'existence elles nous offrent la source intarissable d'où s'écoulent notre joie et notre vertu.

Comment donc rendre ces idées permanentes, en sorte qu'elles deviennent les habitudes de notre pensée, et pour ainsi dire les formes de notre raison ? Comment les enraciner dans l'homme et leur donner une force capable de résister à toutes les sensations qui nous assègent, et qui, sous tant de formes diverses, se disputent sans cesse notre attention ?

Il est d'abord certain que, si elles ne nous sont rappelées par aucun des objets extérieurs qui nous frappent, leur souvenir ne tardera pas à s'effacer de notre esprit que d'autres images préoccuperont sans relâche. La nécessité de les revêtir d'une forme visible devient une conséquence de la nécessité même de les conserver ; et nous voici logiquement arrivés à l'établissement d'un culte ostensible.

Au devoir de prier Dieu, nous avons vu se joindre celui d'édifier les autres par la prière ; et de là résultoit déjà la nécessité d'un temple commun.

Maintenant, si nous reprenons une à une les conclusions religieuses de notre analyse philosophique, nous les trouverons suffisantes pour justifier toutes les formes du culte.

Voyez-vous d'abord l'amour exclusif de l'homme pour son Dieu, et la foi dans le gouvernement providentiel de toutes les choses de la terre, voyez-vous, dis-je, cet amour et cette foi entraîner l'obligation

510

d'appeler sur tous les actes importants de notre vie les bénédictions du ciel ?

Voyez-vous d'ailleurs la foi dans le besoin que nous avons de ses lumières et de ses grâces, amener la croyance dans certains canaux que Dieu a dû établir pour les faire couler jusque dans nos âmes ? remarquez-vous enfin que ces moyens, institués pour notre sanctification, doivent être des *signes sensibles*, à cause de la nécessité où nous sommes de nous rappeler sans cesse nos croyances par l'intermédiaire de nos sensations ? Telle est la démonstration rationnelle de la nécessité des sacrements.

Trois croyances nous ont paru indispensables à notre bonheur et à notre perfection : la première concerne la prière, la seconde la dégénération primitive, la troisième la rédemption céleste ; et nous avons fait voir que nous ne pouvions garder ces croyances, si elles n'entroient à coups répétés dans nos esprits et dans nos cœurs, par les impressions faites sur nos sens. Or, 1° tout nous montre dans l'enceinte du temple chrétien un Dieu prêt à nous entendre ; 2° le baptême nous offre un signe auguste et perpétuel de la chute de l'homme, et de sa seconde renaissance ; 3° la pénitence nous rappelle que nos fautes expiées par une victime d'un prix infini, n'empêcheront pas un Dieu de nous prouver encore son amour par sa miséricorde, si le nôtre continue à éclater dans notre repentir.

Enfin, tous les résultats de l'examen persévérant que nous avons fait, dans le cours de cet ouvrage, des besoins incontestables de l'âme, ont abouti à démontrer l'amour de Dieu même comme le sentiment mystérieux

dont ces différens besoins n'étoient que des formes diverses et passagères, et à constater ce mouvement irrésistible qui nous emporte vers ce Dieu adoré pour nous confondre avec lui. Où arrivons-nous? Ce besoin intime de la nature humaine va être satisfait. Voyez au pied de l'autel ce chrétien prosterné. Que fait-il?... Grand Dieu ! je t'adore dans ta miséricordieuse sagesse ; oui , sur les fondemens mêmes de là , raison repose le plus incompréhensible de tes sacremens ! Raison superbe , le sais-tu ? c'est sur toi que se découvre bâti ce chef-d'œuvre de sa puissance et de sa bonté. Si tu te connois , tu dois te savoir dévorée du besoin de t'unir à ton Créateur... Eh bien ! homme formé pour cette alliance sublime , que demandes-tu ? Approche , le mystère de la vie est révélé ; toute l'ardeur de tes désirs vers l'objet caché de ton bonheur peut jouir d'atteindre cette félicité tant poursuivie : approche , te dis-je ; reçois ton Dieu , incorpore-le à ta substance , fais un avec lui , et avoue que ta destinée n'est plus incomplète !

FIN.



1566169

7

1

